

## Une petite plaisanterie

**Anton Tchekhov**

Claire après-midi d'hiver... Gelée qui craque... Le givre argente les boucles des tempes et le duvet de la lèvre supérieure de Nadienka, qui me donne le bras.

Nous sommes tout au sommet d'une longue pente. De nos pieds jusqu'à terre se déroule la surface inclinée sur laquelle le soleil se reflète comme dans un miroir. A côté de nous sont des petits traîneaux recouverts de drap rouge vif.

- Venez glisser, Nadejda Petrovna!, supplié-je. Une seule fois ! Je vous assure que nous ne risquons rien.

Mais Nadienka a peur...

L'espace entre les caoutchoucs de ses petits pieds et le fond de la montagne de glace lui semble un terrifiant précipice d'une incommensurable profondeur. Lorsqu'elle regarde en bas, lorsque seulement je lui propose de nous asseoir dans un des traîneaux, son cœur s'arrête, et la respiration lui manque. Que sera-ce donc si elle se risque à se précipiter dans l'abîme? Elle mourra, elle deviendra folle.

- Je vous en prie !... lui dis-je, il ne faut pas avoir peur. Comprenez-le, c'est de la faiblesse de volonté ; c'est de la poltronnerie.

Nadienka cède enfin, et je vois à sa figure qu'elle cède en craignant pour sa vie. Je la fais asseoir, pâle, tremblante dans le traîneau; j'entoure sa taille de mon bras et je m'élançe avec elle dans le gouffre.

Le traîneau vole comme une balle. L'air déchiré, hurle, siffle aux oreilles, bat le visage, pince douloureusement la peau, veut, dans sa colère, tout lacérer, arracher la tête des épaules. La pression du vent empêche de respirer. Il semble que le diable en personne nous ait empoignés de ses pattes et nous emporte, en hurlant, dans l'enfer. Les objets environnants se fondent en une longue bande qui fuit éperdument. Encore une minute et, il le semble, nous périrons...

- Nadia, je vous aime !, murmuré-je à mi-voix.

Le traîneau commence à ralentir ; le hurlement du vent et le crissement des patins sont moins effrayants ; la respiration cesse d'être coupée :

nous sommes enfin arrivés en bas. Nadienka n'est ni vive ni morte. Elle est pâle ; elle respire à peine... Je l'aide à se lever.

- Je ne recommencerais pour rien au monde ! dit-elle en me regardant de ses yeux élargis par l'effroi. Pour rien au monde ! J'ai failli mourir...

Peu après elle revient à elle et, déjà, elle me regarde interrogativement : est-ce moi qui ai dit les quatre mots ou bien les a-t-elle entendus dans le tourbillon du vent? Je suis à côté d'elle; je fume et regarde attentivement mon gant.

Elle me prend sous le bras et nous nous promenons longtemps près de la montagne de glace. L'énigme ne lui laisse apparemment pas de repos.

Les mots ont-ils été prononcés ou ne l'ont-ils pas été? Oui ou non? Oui ou non? C'est une question d'amour-propre, d'honneur, de vie, de bonheur, — une question très sérieuse, la plus sérieuse du monde... Nadienka me regarde impatiente, triste, droit dans les yeux ; elle n'est pas à la conversation ; elle se demande si je vais parler... Ah! Quelle expression en ce gentil minois ! Quelle expression ! Je vois qu'elle lutte avec elle-même, qu'elle a besoin de dire, de demander quelque chose. Mais elle ne trouve pas les mots. Elle est confuse, elle a peur ; la joie la gêne...

- Savez-vous?... dit-elle sans me regarder.

- Quoi? demandè-je.

- Allons... glisser encore une fois.

Nous gravissons l'escalier. Derechef j'installe dans le traîneau Nadienka pâle et tremblante ; derechef nous nous lançons dans l'horrible abîme ; derechef le vent hurle et les patins crissent; et derechef au plus fort et au plus bruyant de l'envol du traîneau, je murmure à mi-voix :

- Nadienka, je vous aime!

Quand le traîneau s'arrête, Nadienka enveloppe du regard la montagne sur laquelle nous venons de glisser, puis elle scrute longuement mon visage, écoute ma voix indifférente et calme, et tout, jusqu'à son manchon et à son passe-montagne, toute sa personne exprime une extrême incompréhension. Et il est écrit sur sa figure :

- Qu'est-ce donc? Qui a prononcé ces mots? Lui? Ou bien cela m'a-t-il paru seulement ainsi?

Cette incertitude la tourmente, lui fait perdre patience. La pauvre enfant ne répond pas aux questions, se renfrogne; elle est prête à pleurer.

- Si nous rentrions?... demandé-je.

- Et moi, me dit-elle en rougissant ; moi, la glissade me plaît. Si nous y allions encore une fois ?

Cette glissade «lui plaît» et, pourtant, en s'asseyant, comme les autres fois dans le traîneau, elle est pâle, elle tremble, elle respire à peine, tant elle a peur.

Nous glissons une troisième fois, et je la vois me regarder dans les yeux, épier mes lèvres. Mais je mets mon mouchoir sur mes lèvres, et, quand nous sommes à mi-pente, j'ai le temps de murmurer :

- Nadia, je vous aime !

Et l'énigme reste telle. Nadienka se tait et songe à quelque chose... Je la reconduis chez elle.; elle s'efforce de marcher lentement, elle traîne les pieds, elle attend toujours que je lui répète les mots. Et je vois combien son âme souffre, quel effort elle fait sur elle-même pour ne pas dire :

« Il ne se peut pas que ce soit le vent qui ait dit ces mots-là ! Je ne veux pas que ce soit lui ! »

Le lendemain matin, je reçus ce billet :

« Si vous allez aujourd'hui au patinage, venez me prendre. N. »

Et à dater de ce jour-là, je commençai à aller chaque jour au patinage avec Nadienka ; et, en nous laissant glisser, je prononçais chaque fois à mi-voix les mêmes mots :

- Nadia, je vous aime !

Bientôt Nadienka s'habitua à ces mots comme à un vin, comme à de la morphine. Elle ne put vivre sans eux. En vérité, il lui était toujours aussi effrayant de se laisser glisser du haut de la montagne, mais, maintenant, la peur et le danger donnaient un charme particulier à ces mots qui restaient une énigme et lui alanguissaient l'âme. C'était toujours nous que l'on soupçonnait : moi et le vent... Qui de nous deux déclarait son amour? Elle ne savait. Mais cela lui était manifestement tout à fait égal. Pourvu qu'on ait l'ivresse, qu'importe le flacon !

Une fois, à midi, j'allai seul au patinage. Mêlé à la foule, je vis Nadienka s'approcher de la montagne. Elle me cherchait des yeux...

Puis elle monta timidement l'escalier... Elle a peur de glisser seule. Oh ! que c'est effrayant ! Elle est pâle comme la neige; elle tressaille; elle va comme au supplice, mais elle avance ; elle marche sans regarder auprès d'elle, résolument... Elle a évidemment décidé de vérifier enfin si elle entendra, quand je n'y serai pas, les mots surprenants et doux...

Je la vis, pâle, la bouche ouverte de peur, s'asseoir dans le traîneau. Elle ferma les yeux et ayant dit à jamais adieu à la terre, elle s'élança... Les patins sifflent... Entendit-elle les mots, Nadienka? Je ne sais... Je la vis seulement sortir du traîneau, anéantie, faible... On voyait à sa figure qu'elle ne savait pas elle-même si elle avait entendu quelque chose ou si elle n'avait rien entendu. La peur, quand elle roulait, lui avait enlevé la faculté d'entendre, de distinguer les sons, de comprendre...

Mais voilà qu'arriva le mois printanier de mars... Le soleil devint plus caressant... Notre montagne de glace noircit, perdit son éclat, fondit enfin... Nous cessâmes de patiner... Plus d'endroit où la pauvre Nadienka pût entendre les mots et plus personne pour les prononcer, parce qu'il n'y avait plus de vent qui bruissait. Et je me disposais à partir pour Pétersbourg — pour longtemps, peut-être pour toujours.

Deux jours avant mon départ, j'étais assis au crépuscule dans le jardin, séparé de la maison de Nadienka par une haute palissade armée de clous... Il faisait assez froid. Il y avait encore de la neige au pied du fumier ; les arbres étaient toujours morts, mais on sentait déjà le printemps, et les corneilles, en se couchant, craillaient avec force. Je m'approchai de la palissade et je regardai longtemps par une fente.

Je vis Nadienka sortir sur la porte, et tourner vers le ciel son regard triste, angoissé... Le vent printanier souffle dans son visage pâle, accablé... Il lui rappelle le vent qui nous hait sur la montagne quand elle entendait les quatre mots; et sa figure s'attriste, s'attriste... Une larme coule sur sa joue... Et la pauvre fille tend les deux bras comme si elle priait le vent de lui apporter encore une fois les mots... Et moi, ayant attendu un souffle de vent, je murmurai à mi-voix :

- Nadia, je vous aime !

Mon Dieu, ce que devint Nadienka ! Elle fit des cris, sourit de toute sa face et tendit les bras au vent, joyeuse, heureuse, si belle !

Et j'allai faire ma malle... Cela s'est passé il y a déjà longtemps. Maintenant Nadienka est mariée. On l'a mariée, ou elle s'est mariée, — peu importe ! — avec le secrétaire du conseil de tutelle de la noblesse, et elle a aujourd'hui trois enfants. Elle n'a pas oublié le temps où nous allions ensemble au patinage et où le vent lui apportait les mots : « Nadia, je vous aime ! » C'est pour elle, à présent, le souvenir le plus heureux, le plus touchant, le plus beau de sa vie...

Et maintenant que je suis plus âgé, je ne comprends plus pourquoi je disais ces mots, pourquoi je plaisantais...